

HONORÉ-GABRIEL DE  
MIRABEAU

**LE RIDEAU  
LEVÉ; OU  
L'EDUCATION  
DE LAURE**

Honoré-Gabriel Mirabeau

**Le Rideau levé; ou  
l'Education de Laure**

«Public Domain»

**Mirabeau H. d.**

Le Rideau levé; ou l'Education de Laure / H. d. Mirabeau — «Public Domain»,

© Mirabeau H. d.

© Public Domain

## Содержание

LETTRE DE SOPHIE AU CHEVALIER D'OLZAN	5
LAURE A EUGENIE	6
EDUCATION DE LAURE	8
Конец ознакомительного фрагмента.	20

# **comte de Honoré-Gabriel de Riqueti Mirabeau**

## **Le Rideau levé; ou l'Education de Laure**

### **LETTRE DE SOPHIE AU CHEVALIER D'OLZAN**

Je t'envoie, cher Chevalier, un petit manuscrit gaillard.

Tu aurais de la peine à t'imaginer où je l'ai pris. C'est une bagatelle sortie d'une jolie main de mon sexe; et c'est un délassement badin adressé dans un cloître. Comment un tel bréviaire se put-il introduire parmi les guimpes d'une religieuse? C'est ce que mes yeux eurent de la peine à me persuader; rien n'est cependant plus vrai, cher Chevalier, et c'était un présent digne de sa destination. L'amour n'est point étranger dans ces lieux; le sentiment constitue le naturel du beau sexe; la sensibilité forme la principale partie de son essence; la volupté exerce un empire vainqueur sur ces êtres délicats. A ces dispositions originaires, qu'on joigne les effets échauffants d'une imagination exaltée dans la retraite et l'oisiveté, on trouvera la raison de cette fureur intestine qui nous maîtrise dans les couvents.

C'est ainsi que les femmes de ces pays, où les hommes jaloux les tiennent prisonnières, trouvent si précieuses des jouissances dont l'idée habituelle qu'elles en ont n'est point contrebalancée par d'autres objets de dissipation. Dans la société, un tumulte de soins et de plaisirs énerve les passions au lieu de les concentrer; l'éclat séduisant d'une vaine coquetterie entraîne les femmes les plus sensuelles; l'amour impétueux reste en partage à la solitude obscure et mélancolique: il n'est donc pas étonnant que les mystères consignés ici se soient glissés dans une cellule pour en occuper tendrement les loisirs.

Ton absence me rendait tout le monde à charge, et ma soeur, la religieuse, me sollicitait d'aller passer quelques jours avec elle: je me suis rendue à son envie. Ah! cher ami, que je suis pénétrée, quoique sa soeur, des tourments qu'elle doit endurer. Elle a le coeur tendre, l'esprit vif, le goût délicat; elle possède les grâces et la beauté; elle s'est trouvée cloîtrée avant de se connaître. A sa place, que je serais malheureuse, moi qui ai moins qu'elle de droit au bonheur! Elle attendait avec impatience une amie qui devait bientôt la rejoindre. Dès le premier jour, elle m'en parla avec des transports d'une tendresse inouïe; elle me la dépeignait avec des couleurs tout à fait animées: elle tournait sans cesse la conversation sur cet objet intéressant. Elle reçut de sa part un coffre très joli; il était plein de petits ustensiles et de chiffons propres à une religieuse.

Il attira les regards, selon l'usage, des bonnes Mères tourières et supérieures, toutes plus curieuses ordinairement que rusées. Une découverte précieuse leur échappa. Ma soeur m'ayant laissée seule, la curiosité me prit à mon tour.

Je m'aperçus que le fond était bien épais pour une si petite boîte; en effet, il se trouva double, et il renfermait le petit détail que je t'envoie. J'en ai secrètement tiré copie dans les heures de prière de ma recluse. Puisse la lecture que te procure la main de ton amante te dérober des moments aux belles de Paris! Ton absence me tue. Rapporte-moi, cher Chevalier, ton coeur et ma vie, ainsi que ce joli manuscrit: nous le relirons ensemble.

Le chevalier d'Olzan y a substitué d'autres noms, et l'a fait imprimer, sans toucher au style; il a pensé que la plume d'une femme ne pouvait être que mal taillée par la main d'un homme.

## LAURE A EUGENIE

Loin de moi, imbéciles préjugés, il n'y a que les âmes craintives qui vous soient asservies: Eugénie, accablée d'ennui dans sa solitude, exige de sa chère Laure ce petit amusement tendre. Il n'y a plus rien qui puisse me retenir.

Oui, ma chère Eugénie, ces moments délicieux, dont je t'ai quelquefois entretenue dans ton lit; ces transports des sens, dont nous avons cherché à répéter les plaisirs dans les bras l'une de l'autre; ces tableaux de ma jeunesse, dont nous avons voulu réaliser la volupté: eh bien! pour te satisfaire, je vais, sous des traits ressemblants, les retracer ici.

Tout ce que j'ai fait et pensé dès ma plus tendre enfance, tout ce que j'ai vu et ressenti va reparaître sous tes yeux.

Je ferai renaître dans toi ces sensations vives, ces mouvements précieux, dont l'ivresse a tant de charmes. Mes expressions seront vraies, naturelles et hardies; j'oserai même dessiner de ma main des figures dignes du sujet et de tes désirs enflammés; je ne crains pas de manquer d'énergie. Eugénie, c'est toi qui m'inspires et qui m'échauffes. Tu es ma Vénus et mon Apollon; mais garde-toi, chère amie, que ma confidence échappe de tes mains; souviens-toi que tu es dans le sanctuaire de l'imbécillité ou de la dissimulation: celles même des religieuses qui sont dans la bonne foi ont un zèle mille fois moins à craindre que celles qui goûtent, sous un voile hypocrite, la volupté la plus exquise et la plus raffinée. Tu ne serais que criminelle aux yeux des unes, et les autres crieraient hautement à l'infamie.

Le bonheur des femmes aime partout l'ombre et le mystère; mais la crainte et la décence donnent du prix à leurs plaisirs. Cet ouvrage-ci ne doit jamais voir le jour: il n'est point fait pour les yeux du vulgaire; il serait indigné de la franchise d'une femme, et son impertinente crédulité lui donne de l'horreur pour la nudité des productions de la nature.

Tu ne le croirais pas, ma chère Eugénie, c'est que les hommes, même les plus libres, nous envient jusqu'aux privautés de l'imagination. Ils ne veulent nous permettre que les plaisirs qu'ils nous départissent. Nous ne sommes, à leurs yeux, que des esclaves qui ne devons rien tenir que de la main du maître impérieux qui nous a subjugués.

Tout est pour eux, ou doit se rapporter à eux; ils deviennent des tyrans dès qu'on ose diviser leurs plaisirs; ils sont jaloux, si l'on ose s'envisager à son tour. Egoïstes, ils prétendent l'être seuls, et que personne ne le soit.

Dans les plaisirs qu'ils prennent avec nous, il en est peu qui pensent à nous les faire partager. Il y en a même qui cherchent à s'en procurer en nous tourmentant et en nous faisant éprouver des traitements douloureux. A quelles bizarreries leur extravagance ne les porte-t-elle pas? Leur imagination ardente, fougueuse et remplie d'écarts s'éteint avec la même facilité qu'elle s'allume; leurs désirs licencieux, sans frein, inconstants et perfides errent d'un objet vers l'autre. Par une contradiction perpétuelle avec leurs sentiments, ils exigent que nous ne jouissions pas des privilèges qu'ils se sont arrogés; nous, dont la sensibilité est plus grande, dont l'imagination est encore plus vive et plus inflammable par la nature de notre constitution.

Ah! les cruels qu'ils sont! Ils veulent anéantir nos facultés, tandis que notre froideur insipide ferait leur tourment et leur malheur. Quelques-uns, à la vérité, suivent une ligne écartée du tourbillon ordinaire; mais il serait toujours imprudent de nous dévoiler à leurs yeux.

Cet ouvrage ne serait pas moins déplacé devant ces êtres engourdis que l'amour ne peut émouvoir: je parle de ces femmes flegmatiques que les empressements des hommes aimables ne peuvent exciter, et de ces graves personnages que la beauté ne peut réveiller. Il en existe, Eugénie, de ces animaux indéfinis, parés du titre fastueux de virtuoses et de philosophes, livrés à l'effervescence d'une bile noire, aux vapeurs sombres et malfaisantes de la mélancolie, qui fuient le monde dont ils

sont méprisés: ces gens-là, comme la vieillesse inutile, blâment amèrement tous les plaisirs dont ils sont déchus.

Il en est d'autres, au contraire, d'un tempérament fougueux, mais que les préjugés de l'éducation et la timidité ont enthousiasmés pour le nom d'une vertu dont ils ne connurent jamais l'essence; ils détournent les éjaculations naturelles de leur coeur pour en diriger les élans vers des êtres fantastiques. L'amour est un dieu profane qui ne mérite pas leur encens; et si, sous le nom d'hymen, ils lui sacrifient quelquefois, ils deviennent des fanatiques qui, sous le titre d'honneur, déguisent leur dure jalousie. C'est pour nous un blasphème que d'exprimer l'amour.

Ainsi, ma chère Eugénie, il ne faut choquer personne; gardons nos confidences libertines pour nous égayer dans le particulier; c'est à toi seule que je veux ouvrir mon coeur; c'est uniquement pour toi que je ne couvrirai d'aucune gaze les tableaux que je mettrai sous tes yeux. Ils seront cachés pour les autres, ainsi que les libertés que nous avons prises ensemble.

Il n'y a que l'amitié ou l'amour qui puissent arrêter des regards de complaisance sur les objets licencieux que ma plume et mes crayons vont tâcher d'exprimer.

## EDUCATION DE LAURE

Je sortais de ma dixième année; ma mère tomba dans un état de langueur qui, après huit mois, la conduisit au tombeau. Mon père, sur la perte duquel je verse tous les jours les larmes les plus amères, me chérissait; son affection, ses sentiments si doux pour moi se trouvaient payés, de ma part, du retour le plus vif.

J'étais continuellement l'objet de ses caresses les plus tendres; il ne se passait point de jour qu'il ne me prît dans ses bras et que je ne fusse en proie à des baisers pleins de feu.

Je me souviens que ma mère, lui reprochant un jour la chaleur qu'il paraissait y mettre, il lui fit une réponse dont je ne sentis pas alors l'énergie. Mais cette énigme me fut développée quelque temps après:

– De quoi vous plaignez-vous, madame? Je n'ai point à en rougir: si c'était ma fille, le reproche serait fondé, je ne m'autoriserais pas même de l'exemple de Loth; mais il est heureux que j'aie pour elle la tendresse que vous me voyez: ce que les conventions et les lois ont établi, la nature ne l'a pas fait; ainsi brisons là-dessus.

Cette réponse n'est jamais sortie de ma mémoire. Le silence de ma mère me donna dès cet instant beaucoup à penser, sans parvenir au but; mais il résulta de cette discussion et de mes petites idées que je sentis la nécessité de m'attacher uniquement à lui, et je compris que je devais tout à son amitié. Cet homme, rempli de douceur, d'esprit, de connaissance et de talents, était formé pour inspirer le sentiment le plus tendre.

J'avais été favorisée de la nature; j'étais sortie des mains de l'amour. Le portrait que je vais faire de moi, chère Eugénie, c'est d'après lui que je le trace. Combien de fois m'as-tu redit qu'il ne m'avait point flattée: douce illusion dans laquelle tu m'entraînes, et qui m'engage à répéter ce que je lui ai entendu dire souvent! Dès mon enfance, je promettais une figure régulière et prévenante; j'annonçais des grâces, des formes bien prises et dégagées, la taille noble et svelte; j'avais beaucoup d'éclat et de blancheur.

L'inoculation avait sauvé mes traits des accidents qu'elle prévient ordinairement; mes yeux bruns, dont la vivacité était tempérée par un regard doux et tendre, et mes cheveux d'un châtain cendré, se mariaient avantageusement.

Mon humeur était gaie; mais mon caractère était porté, par une pente naturelle, à la réflexion.

Mon père étudiait mes goûts et mes inclinations; il me jugea: aussi cultivait-il mes dispositions avec le plus grand soin. Son désir particulier était de me rendre vraie avec discrétion. Il souhaitait que je n'eusse rien de caché pour lui: il y réussit aisément. Ce tendre père mettait tant de douceur dans ses manières affectueuses qu'il n'était pas possible de s'en défendre. Ses punitions les plus sévères se réduisaient à ne me point faire de caresses, et je n'en trouvais point de plus mortifiantes.

Quelque temps après la perte de ma mère, il me prit dans ses bras:

– Laurette, ma chère enfant, votre onzième année est révolue, vos larmes doivent avoir diminué, je leur ai laissé un terme suffisant; vos occupations feront diversion à vos regrets, il est temps de les reprendre... Tout ce qui pouvait former une éducation brillante et recherchée partageait les instants de mes jours. Je n'avais qu'un seul maître, et ce maître c'était mon père: dessin, danse, musique, sciences, tout lui était familier.

Il m'avait paru facilement se consoler de la mort de ma mère; j'en étais surprise, et je ne pus enfin me refuser de lui en parler.

– Ma fille, ton imagination se développe de bonne heure, je puis donc à présent te parler avec cette vérité et cette raison que tu es capable d'entendre. Apprends donc, ma chère Laure, que, dans une société dont les caractères et les humeurs sont analogues, le moment qui la divise pour toujours est celui qui déchire le cœur des individus qui la composent, et qui répand la douleur sur leur existence. Il n'y a point de fermeté ni de philosophie pour une âme sensible, qui puisse faire soutenir ce malheur



sans chagrin, ni de temps qui en efface le regret. Mais quand on n'a pas l'avantage de sympathiser les uns avec les autres, on ne voit plus la séparation que comme une loi despotique de la nature, à laquelle tout être vivant est soumis. Il est d'un homme sensé, dans une circonstance pareille, de supporter comme il convient cet arrêt du sort auquel rien ne peut se soustraire, et de recevoir avec sang-froid et une tranquillité modeste, absolument dégagée d'affectation et de grimaces, tout ce qui le soustrait aux chaînes pesantes qu'il portait.

"N'irai-je pas trop loin, ma chère fille, si, dans l'âge où tu es, je t'en dis davantage? Non, non, apprends de bonne heure à réfléchir et à former ton jugement, en le dégageant des entraves du préjugé, dont le retour journalier t'obligera sans cesse d'aplanir le sillon qu'il tâchera de se tracer dans ton imagination. Représente-toi deux êtres opposés par leur humeur, mais unis intimement par un pouvoir ridicule, que des convenances d'état ou de fortune, que des circonstances qui promettaient en apparence le bonheur, ont déterminés ou subjugués par un enchantement momentané dont l'illusion se dissipe à mesure que l'un des deux laisse tomber le masque dont il couvrait son caractère naturel: conçois combien ils seraient heureux d'être séparés. Quel avantage pour eux, s'il était possible, de rompre une chaîne qui fait leur tourment et imprime sur leurs jours les chagrins les plus cuisants, pour se réunir à des caractères qui sympathisent avec eux! Car ne t'y trompe pas, ma Laurette, telle humeur qui ne convient pas à tel individu s'allie très bien avec un autre, et l'on voit régner entre eux la meilleure intelligence, par l'analogie de leurs goûts et de leur génie. En un mot, c'est un certain rapport d'idées, de sentiments, d'humeur et de caractère qui fait l'aménité et la douceur des unions; tandis que l'opposition qui se trouve entre deux personnes, augmentée par l'impossibilité de les séparer, fait le malheur et aggrave le supplice de ces êtres enchaînés contre leur gré!

– Quel tableau! quelles images! Cher papa, tu me dégoûtes davantage du mariage. Est-ce là ton but?

– Non, ma chère fille; mais j'ai tant d'exemples à ajouter au mien que j'en parle en connaissance de cause; et pour appuyer ce sentiment si raisonnable, et même si naturel, lis ce que le président de Montesquieu en dit dans ses Lettres persanes, à la cent-douzième. Si l'âge et des lumières acquises te mettaient dans le cas de le combattre par les prétendus inconvénients qu'on voudrait y trouver, il me serait facile de les lever et de donner les moyens de les parer; je pourrais donc te rendre compte de toutes les réflexions que j'ai faites à ce sujet; mais ta jeunesse ne me met pas à même de m'étendre sur un objet de cette nature.

Mon père termina là.

C'est à présent, tendre amie, que tu vas voir changer la scène. Eugénie! chère Eugénie! Passerai-je outre? Les cris que je crois entendre autour de moi soulèvent ma plume, mais l'amour et l'amitié l'appuient: je poursuis.

Quoique mon père fût entièrement occupé de mon éducation, après deux ou trois mois, je le trouvais rêveur, inquiet; il semblait qu'il manquait quelque chose à sa tranquillité. Il avait quitté, depuis la mort de ma mère, le séjour où nous demeurions pour me conduire dans une grande ville, et se livrer entièrement aux soins qu'il prenait de moi; peu dissipé, j'étais le centre où il réunissait toutes ses idées, son application et toute sa tendresse. Les caresses qu'il me faisait, et qu'il ne ménageait pas, paraissaient l'animer; ses yeux étaient plus vifs, son teint plus coloré, ses lèvres plus brûlantes. Il prenait mes petites fesses, il les maniait, il passait un doigt entre mes cuisses, il baisait ma bouche et ma poitrine. Souvent il me mettait totalement nue, et me plongeait dans un bain. Après m'avoir essuyée, après m'avoir frottée d'essences, il portait ses lèvres sur toutes les parties de mon corps, sans en excepter une seule; il me contemplait, son sein paraissait palpiter, et ses mains animées se reposaient partout: rien n'était oublié.

Que j'aimais ce charmant badinage, et le désordre où je le voyais! Mais au milieu de ses plus vives caresses il me quittait, et courait s'enfoncer dans sa chambre.

Un jour, entre autres, qu'il m'avait accablée des plus ardents baisers, que je lui avais rendus par mille et mille aussi tendres, où nos bouches s'étaient collées plusieurs fois, où sa langue même

avait mouillé mes lèvres, je me sentis tout autre. Le feu de ses baisers s'était glissé dans mes veines; il m'échappa dans l'instant où je m'y attendais le moins; j'en ressentis du chagrin. Je voulus découvrir ce qui l'entraînait dans cette chambre dont il avait poussé la porte vitrée, qui formait la seule séparation qu'il y avait entre elle et la mienne; je m'en approchai, je portai les yeux sur tous les carreaux dont elle était garnie; mais le rideau qui était de son côté, développé dans toute son étendue, ne me laissa rien apercevoir, et ma curiosité ne fit que s'en accroître.

Le surlendemain de ce jour, on lui remit une lettre qui parut lui faire plaisir. Quand il en eut fait la lecture:

– Ma chère Laure, vous ne pouvez rester sans gouvernante; on m'en envoie une qui arrivera demain: on m'en a fait beaucoup d'éloges, mais il est nécessaire de la connaître pour juger s'ils ne sont point outrés...

Je ne m'attendais nullement à cette nouvelle; je t'avoue, chère Eugénie, qu'elle m'attrista: sa présence me gênait déjà, sans savoir pourquoi, et sa personne me déplaisait, même avant de l'avoir vue.

En effet, Lucette arriva le jour qu'elle était annoncée.

C'était une grande fille très bien faite, entre dix-neuf et vingt ans: belle gorge, fort blanche, d'une figure revenante sans être jolie; elle n'avait de régulier qu'une bouche très bien dessinée, des lèvres vermeilles, les dents petites, d'un bel émail et parfaitement rangées. J'en fus frappée d'abord.

Mon père m'avait appris à connaître une belle bouche en me félicitant cent fois sur cet avantage. Lucette unissait à cela un excellent caractère, beaucoup de douceur, de bonté, et une humeur charmante. Mon amitié, malgré ma petite prévention, se porta bientôt vers elle, et j'ai eu lieu de m'y attacher fortement. Je m'aperçus que mon père la reçut avec une satisfaction qui répandit la sérénité dans ses yeux.

L'envie et la jalousie, ma chère, sont étrangères à mon cœur, rien ne me paraît plus mal fondé. D'ailleurs, ce qui fait naître les désirs des hommes ne tient souvent pas à notre beauté, ni à notre mérite: ainsi, pour notre propre bonheur, laissons-les libres, sans inquiétude. Il y en a dont l'infidélité est souvent un feu léger, qu'un instant voit disparaître aussitôt qu'il a brillé. S'ils pensent, s'ils réfléchissent, bientôt on les voit revenir auprès d'une femme dont l'humeur douce et agréable les met dans l'impossibilité de vivre sans elle. S'ils ne pensent pas, la perte est bien faible.

Eh! quelle folie de s'en tourmenter!

Je ne raisonnais pas encore avec autant de sagacité; cependant, je ne sentais point de jalousie contre Lucette: il est vrai que ses amitiés, ses caresses et celles que mon père continuait de me faire, la bannissaient loin de moi. Je n'apercevais de différence que dans la réserve qu'il observait lorsque Lucette était présente, mais je donnais cette conduite à la prudence. Un temps se passa de cette manière, pendant lequel je m'aperçus enfin de ses attentions pour elle. Toutes les occasions qui pouvaient s'en présenter, il ne les laissait point échapper. Cependant, mon affection pour Lucette fut bientôt d'accord avec celle de mon père.

Lucette avait désiré coucher dans ma chambre, et mon père s'y était prêté. Le matin, à son réveil, il venait nous embrasser; j'étais dans un lit à côté d'elle. Cet arrangement, et le prétexte de venir me voir, lui donnait la facilité de s'amuser avec nous, et de faire à Lucette toutes les avances qu'il pouvait hasarder devant moi. Je voyais bien qu'elle ne le rebutait pas, mais je ne trouvais pas qu'elle répondît à ses empressements comme je l'aurais fait et le désirais d'elle; je ne pouvais en concevoir la raison. Je jugeais par moi-même, et je croyais qu'en aimant avec tant de tendresse ce cher papa, tout le monde devait avoir mon cœur, penser et sentir comme moi. Je ne pus me refuser de lui en faire des reproches:

– Pourquoi, ma bonne, n'aimez-vous pas mon papa, lui qui paraît avoir tant d'amitié pour vous? Vous êtes bien ingrate...

Elle souriait à ces reproches, en m'assurant que je les lui faisais injustement. En effet, cet éloignement apparent ne tarda pas à se dissiper.

Un soir, après le repas, nous rentrâmes dans la pièce que j'occupais; il nous présenta de la liqueur. Une demi-heure était à peine écoulée que Lucette s'endormit profondément; il me prit alors entre ses bras et, m'emportant dans sa chambre, il me fit mettre dans son lit. Surprise de cet arrangement nouveau, ma curiosité fut à l'instant réveillée. Je me relevai un moment après et courus d'un pas léger à la porte vitrée où j'écartai le bord du rideau.

Je fus bien étonnée de voir toute la gorge de Lucette entièrement découverte. Quel sein charmant! deux demi-globes d'une blancheur de neige, du milieu desquels sortaient deux fraises naissantes d'une couleur de chair plus animée, reposaient sur sa poitrine; fermes comme l'ivoire, ils n'avaient de mouvement que celui de sa respiration. Mon père les regardait, les maniait, les baisait et les suçait: rien ne la réveillait. Bientôt, il lui ôta tous ses habits, et la porta sur le bord du lit qui était en face de la porte où j'étais. Il releva sa chemise; je vis deux cuisses d'albâtre, rondes et potelées, qu'il écarta, j'aperçus alors une petite fente vermeille, garnie d'un poil fort brun; il l'entrouvrit; il y posa les doigts en remuant la main avec activité: rien ne la retirait de sa léthargie. Animée par cette vue, instruite par l'exemple, j'imitai sur la mienne les mouvements que je voyais. J'éprouvais une sensation qui m'était inconnue.

Mon père la coucha dans le lit, et vint à la porte vitrée pour la fermer. Je me sauvai, et courus m'enfoncer dans celui où il m'avait mise. Aussitôt que j'y fus étendue, profitant des lumières que je venais d'acquérir, et réfléchissant sur ce que j'avais vu, je recommençai mes frottements. J'étais toute en feu; cette sensation que j'avais éprouvée s'augmenta par degrés, et parvint à une telle énergie que mon âme, concentrée dans le milieu de moi-même, avait quitté toutes les autres parties de mon corps pour ne s'arrêter que dans cet endroit: je tombai pour la première fois dans un état inconnu dont j'étais enchantée.

Revenue à moi, quelle fut ma surprise, en me tâtant au même endroit, de me trouver toute mouillée. J'eus dans le premier instant une vive inquiétude, qui se dissipa par le souvenir du plaisir que j'avais ressenti, et par un doux sommeil qui me retraça pendant la nuit, dans des songes flatteurs, les agréables images de mon père caressant Lucette. J'étais même encore endormie quand il vint, le lendemain, me réveiller par ses embrassements, que je lui rendis avec usure.

Depuis ce jour, ma bonne et lui me parurent de la meilleure intelligence, quoiqu'il ne restât plus, le matin, si longtemps près de nous. Ils n'imaginaient pas que je fusse au fait de rien et, dans leur sécurité, ils se faisaient dans la journée mille agaceries, qui étaient ordinairement le prélude des retraites qu'ils allaient souvent faire ensemble dans sa chambre, où ils restaient assez longtemps. J'imaginais bien qu'ils allaient répéter ce que j'avais déjà vu; je ne poussais pas alors mes idées plus loin; cependant, je mourais d'envie de jouir encore du même spectacle. Tu vas juger, ma chère, du violent désir qui me tourmentait: il était enfin arrivé, cet instant où je devais tout apprendre.

Trois jours après celui dont je viens de te rendre compte, voulant, à quelque prix que ce fût, satisfaire mon désir curieux, lorsque mon père fut sorti et ma bonne occupée, j'imaginai de mettre une soie au coin du rideau et de la faire passer par le coin opposé d'un des carreaux. Cet arrangement préparé, je ne tardai pas à en profiter. Le lendemain, mon père, qui n'avait sur lui qu'une robe de taffetas, entraîna Lucette qui était aussi légèrement vêtue: ils prirent le soin de fermer exactement la porte et d'arranger le rideau; mais j'avais vaincu tous les obstacles et mon expédient me réussit, au moins en partie. Ils n'y eurent pas été deux minutes qu'impatiente je fus à la porte, et je soulevai faiblement le rideau. J'aperçus Lucette. Ses tétons étaient entièrement découverts; mon père la tenait dans ses bras et la couvrait de ses baisers. Mais, tourmenté de désirs, bientôt jupes, corset, chemise, tout fut à bas. Qu'elle me parut bien dans cet état! et que j'aimais à la voir ainsi!

La fraîcheur et les grâces de la jeunesse étaient répandues sur elle. Chère Eugénie, la beauté des femmes a donc un pouvoir bien singulier, un attrait bien puissant, puisqu'elle nous intéresse aussi! Oui, ma chère, elle est touchante, même pour notre sexe, par ses belles formes arrondies, le satiné et le coloris brillant d'une belle peau! Tu me l'as fait ressentir dans tes bras, et tu l'as éprouvé comme moi.

Mon père fut bientôt dans un état pareil à celui où il avait mis Lucette. Cette vue m'attachait par sa nouveauté.

Il l'emporta sur un lit de repos que je ne pouvais découvrir.

Dévorée par ma curiosité, je ne ménageai plus rien, je levai le rideau jusqu'à ce que je puisse les voir entièrement. Rien ne fut soustrait à mes regards puisque rien ne gênait leurs plaisirs. Lucette, couchée sur lui, les fesses en l'air, les jambes écartées, me laissait apercevoir toute l'ouverture de sa fente, entre deux petites éminences grasses et rebondies. Cette situation, que je devais au hasard, semblait prise pour satisfaire entièrement ma curieuse impatience. Mon père, les genoux élevés, présentait plus distinctement à mes yeux un vrai bijou, un membre gros, entouré de poils à la racine, où pendait une boule au-dessous; le bout en était rouge, et demi-couvert d'une peau qui paraissait pouvoir se baisser davantage. Je le vis entrer dans la fente de Lucette, s'y perdre et reparaître tour à tour. Ils se baisaient avec des transports qui me firent juger des plaisirs qu'ils ressentaient. Enfin, je vis cet instrument ressortir tout à fait, le bout totalement découvert, rouge comme le carmin et tout mouillé, jetant une liqueur blanche qui, s'élançant avec impétuosité, se répandit sur les fesses de Lucette.

Conçois, chère Eugénie, dans quelle situation je me trouvais moi-même, ayant sous mes yeux un pareil tableau!

Vivement émue, emportée par des désirs que je n'avais pas encore connus, je tâchais au moins de participer à leur ivresse. Chère amie, que ce retour sur mes jeunes années est encore agréable pour moi!

Enfin, l'attrait du plaisir me retint trop longtemps dans mon embuscade, et mon imprudence me trahit. Mon père, qui jusque-là avait été trop hors de lui pour penser à ce qui l'entourait, vit, en se dégageant des bras de Lucette, le coin du rideau levé; il m'aperçut; il s'enveloppa dans sa robe en s'approchant de la porte; je me retirai avec précipitation; il vint examiner le rideau et y découvrit ma manoeuvre; il se fixa près de la porte pendant que Lucette se rhabillait. Voyant qu'il restait, je m'imaginai qu'il n'avait rien aperçu. Curieuse de ce qu'ils faisaient encore dans cette chambre, je retournai au carreau. Quelle fut ma surprise quand j'y vis le visage de mon père! La foudre tombée sur moi ne m'eût pas causé plus de frayeur. Mon stratagème n'avait pas entièrement réussi; le rideau n'avait pu redescendre de lui-même comme je m'en étais flattée; cependant, il ne fit semblant de rien dans cet instant.

J'avais aperçu que Lucette était déjà rhabillée; il revint avec elle et l'envoya veiller à l'ordre de la maison. Je me trouvai seule avec lui. Il s'approcha pour examiner l'ouvrage que j'avais eu à faire: juge, ma chère, à quel point il en était! J'étais pâle et tremblante. Quel fut mon étonnement quand ce cher et tendre papa me prit dans ses bras et me donna cent baisers!

– Rassure-toi, ma chère Laurette; qui peut t'inspirer la terreur que je te vois! Ne crains rien, ma chère fille, tu sais la manière dont j'ai toujours agi vis-à-vis de toi; je ne te demande rien que la vérité; je désire que tu me regardes plutôt comme ton ami que comme ton père. Laure, je ne suis que ton ami, je veux qu'en cette qualité tu sois sincère avec moi. Ma Laure, je l'exige aujourd'hui: ne me déguise rien et dis-moi ce que tu faisais pendant que j'étais avec Lucette, et pourquoi l'arrangement singulier de ce rideau.

Sois vraie, je t'en conjure, et sans détour, tu n'auras pas lieu de t'en repentir. Mais si tu ne l'es pas, tu me refroidiras pour toi et tu peux compter sur un couvent.

Le nom de cette retraite m'avait toujours effrayée. Que je la connaissais peu! Je mettais alors une différence totale à être renfermée dans ce séjour ou d'être chez mon père.

D'ailleurs, je ne pouvais pas douter qu'il ne fût assuré que j'avais tout vu; et je m'étais enfin toujours si bien trouvée de ne lui avoir jamais caché la vérité que je ne balançai point à lui rendre compte de tout ce qui m'était connu depuis l'instant où il m'avait emportée, lorsque ma bonne s'était endormie, jusqu'à celui auquel il venait de me rejoindre.

Chaque détail que je lui faisais, chaque tableau que je retraçais, loin d'allumer sa colère, était payé par des baisers et des caresses. Je balançais néanmoins à lui dire que je m'étais procuré des sensations aussi nouvelles pour moi, qu'elles m'avaient paru délicieuses. Mais il en eut le soupçon:

– Ma chère Laurette, tu ne me dis pas tout encore...

Et, passant sa main sur mes fesses en me baisant:

– Achève. Tu ne dois ni ne peux rien me cacher, rends-moi compte de tout...

Je lui avouai que je m'étais procuré, par un frottement semblable à celui que je lui avais vu faire à Lucette, un plaisir des plus vifs, dont j'avais été toute mouillée, et que j'avais répété trois ou quatre fois depuis ce jour-là.

– Mais, ma chère Laure, voyant ce que j'enfonçais à Lucette, cela ne t'a-t-il pas donné l'idée de t'enfoncer le doigt?

– Non, cher papa, je n'en ai pas seulement eu la pensée.

– Prends garde, Laurette, de m'en imposer. Tu ne peux me cacher ce qui en est; viens me faire voir si tu as été sincère...

– De tout mon coeur, cher papa... Je ne t'ai rien déguisé.

Il me donna pour lors les noms les plus tendres. Nous passâmes dans sa chambre et, m'étendant sur le lit de repos, il me troussa et m'examina avec beaucoup d'attention; puis, entrouvrant un peu les bords de ma fente, il voulut y mettre le petit doigt. La douleur qu'il me faisait, annoncée par mes plaintes, l'arrêta.

– Elle est tout enflammée, ma chère enfant; je vois cependant que tu ne m'as pas trompé: sa rougeur vient sans doute du frottement auquel tu t'es amusée pendant que j'étais avec Lucette...

J'en convins, et je lui avouai même que je n'avais pu me procurer le plaisir que je cherchais. La sincérité de ma bouche fut récompensée d'un baiser de la sienne. Il la porta même, et fit frétiller sa langue, sous un endroit qui en éprouvait une sensation délicieuse. Ce genre de caresse me parut neuf et divin, et, pour porter l'enchantement à son comble, ce membre que j'avais vu parut à mes yeux; je le pris involontairement d'une main, et, de l'autre, j'écartai tout à fait la robe de mon père: il me laissa faire. Je tenais et voyais enfin de près ce bijou charmant que j'avais déjà si bien distingué entre les cuisses de Lucette. Que je le trouvais aimable et singulier! Je sentis dès ce moment qu'il était le véritable mobile des plaisirs. Cette peau, qui haussait et baissait par les mouvements de ma main, en couvrait et découvrait le bout; mais quelle ne fut pas ma surprise lorsque, après quelques moments de ce badinage, je le vis répandre la liqueur dont les fesses de ma bonne avaient été inondées. Il y mêlait des transports et des redoublements de caresses que je partageais. Le plaisir produisait en moi l'effet le plus vif. Bientôt, il passa dans mes sens et y mit une émotion indicible. Sa langue continuait son exercice, j'étais suffoquée...

– Ah! cher papa, achève!... holà! je me meurs!... Je me pâmai dans ses bras.

Depuis ce temps, tout fut pour moi une source de lumières; ce que je n'avais pas conçu jusqu'alors se développa dans l'instant. Mon imagination s'ouvrit entièrement; elle saisissait tout; il semblait que l'instrument que je touchais fût la clef merveilleuse qui ouvrit tout à coup mon entendement. Je sentis alors cet aimable papa me devenir plus cher, et ma tendresse pour lui prendre un accroissement incroyable: tout son corps fut livré au plaisir dans mes mains; mes baisers et mes caresses sans nombre se succédaient sans interruption, et le feu qu'elles excitaient en lui m'animait à les multiplier.

Il me ramena dans ma chambre, où ma bonne revint quelques instants après. Je ne prévoyais pas ce qu'il allait lui dire:

– Lucette, il est désormais inutile que nous nous gênions pour

Laure, elle en sait autant que nous.

Et il lui répéta tout ce que je lui avais détaillé, en lui montrant le jeu du rideau. Elle en parut affectée; mais je me jetai à son cou et mes caresses, unies aux raisons dont il la tranquillisa, dissipèrent le petit chagrin qu'elle avait témoigné. Il nous embrassa en recommandant à ma bonne de ne point me

quitter. Il sortit, et revint une heure après avec une femme qui, dès qu'elle fut entrée, me fit déshabiller et prit sur moi la mesure d'une sorte d'ajustement dont je ne pouvais concevoir ni la forme ni l'usage.

Quand l'heure de se coucher fut venue, il me mit dans le lit de Lucette en la priant de veiller sur moi. Il nous laissa. Mais l'inquiétude le ramenant bientôt près de nous, il se mit dans le même lit. J'étais entre elle et lui; il me tenait embrassée et, couvrant de sa main l'entre-deux de mes cuisses, il ne me laissait pas y porter la mienne. Je pris alors son instrument, qui me causa beaucoup de surprise en le trouvant mou et pendant. Je ne l'avais point encore vu dans cet état, m'imaginant au contraire qu'il était toujours gros, raide et relevé: il ne tarda pas à reprendre, dans ma main, la fermeté et la grosseur que je lui connaissais. Lucette, qui s'aperçut de nos actions, étonnée de sa conduite ne pouvait la concevoir, et me fit beaucoup de peine par son propos:

– La manière, monsieur! dont vous agissez avec Laurette a lieu de me surprendre. Vous, monsieur, vous, son père!...

– Oui et non, Lucette. C'est un secret que je veux bien confier à votre discrétion et à celle de Laure, qui y est assez intéressée pour le garder. Il est même nécessaire, par les circonstances, de vous en faire part à l'une et l'autre.

"Il y avait quinze jours que je connaissais sa mère, quand je l'épousai. Je découvris dès le premier jour l'état où elle était; je trouvai qu'il était de la prudence de n'en rien faire paraître. Je la menai dans une province éloignée, sous un nom de terre, afin qu'on ne pût rassembler les dates. Au bout de quatre mois, Laure vint au monde, jouissant de la force et de la santé d'un enfant de neuf mois bien accomplis. Je restai six mois encore dans la même province et je les ramenai toutes deux au bout de ce terme.

Vous voyez à présent l'une et l'autre que cette enfant, qui m'est devenue si chère, n'est point ma fille suivant la nature: absolument étrangère pour moi, elle n'est ma fille que par affection. Le scrupule intérieur ne peut donc exister, et toute autre considération m'est indifférente, avec de la prudence.

Je me souvins aussitôt de la réponse qu'il avait faite à ma mère: le silence qu'elle observa dans ce moment ne me parut plus extraordinaire. Je le dis à Lucette dont l'étonnement cessa d'abord.

– Mais comment donc en avez-vous agi vis-à-vis de votre épouse lorsque cet événement fut à votre connaissance?

– Tout simplement; j'ai vécu toujours avec elle d'une manière indifférente, et je ne lui en ai jamais parlé que la seule fois dont Laure vient de vous rendre compte; encore y avait-elle donné lieu. Le comte de Norval, à qui elle doit le jour, est un cavalier aimable, bien fait et d'une figure intéressante, doué des qualités qui plaisent aux femmes. Je ne fus point étonné qu'elle se fût livrée à son penchant.

Cependant, elle ne put l'épouser, ses parents ne le trouvant pas assez riche pour elle. Mais si Laure ne m'est rien par le sang et la nature, la tendre affection que j'ai conçue pour cette aimable enfant me la fait regarder comme ma fille et me la rend peut-être plus chère. Néanmoins, cet événement fut cause que je n'approchai jamais de sa mère, me sentant pour elle une opposition que sa fausseté fit naître et que je n'ai pu vaincre, d'autant plus que son caractère et son humeur ne faisaient que l'augmenter. Ainsi, je ne tiens à ma chère Laurette que par les liens du cœur, ayant trouvé en elle tout ce qui pouvait produire et m'inspirer l'attachement et l'amitié la plus tendre.

Ma bonne m'embrassa et me fit cent caresses qui dénotaient que le scrupule et ses préjugés étaient enfin totalement effacés. Je les lui rendis avec chaleur: je pris ses tétons, que je trouvais si jolis; je les baisais, j'en suçais le bout. Mon père passa la main sur elle; il rencontra la mienne qu'il prit; il me la promena sur le ventre de Lucette, sur ses cuisses. Sa peau était d'un velouté charmant; il me la porta sur son poil, sur sa motte, sur sa fente: j'appris bientôt le nom de toutes ces parties. Je mis mon doigt où je jugeai bien que je lui ferais plaisir. Je sentis dans cet endroit quelque chose d'un peu dur et gonflé.

– Bon! Ma Laure, tu tiens l'endroit sensible, remue la main et ne quitte pas son clitoris tandis que je mettrai mon doigt dans son petit conin...

Lucette me serrait entre ses bras, me caressait les fesses; elle prit le vit de mon papa, le mit entre mes cuisses, mais il n'enfonçait ni ne s'agitait. Bientôt ma bonne ressentit l'excès du plaisir; ses baisers multipliés, ses soupirs nous l'annoncèrent:

– Holà! holà! vite, Laurette!..., chère amie, enfonce... Ah! je décharge!... je me meurs!...

Que ces expressions de volupté avaient de charmes pour moi! Je sentis son petit conin tout mouillé; le doigt de mon papa en sortit tout couvert de ce qu'elle avait répandu. Ah! chère Eugénie, que j'étais animée! Je pris la main de Lucette, je la portai entre mes cuisses; je désirais qu'elle fit pour moi ce que je venais de faire pour elle; mais mon papa, couvrant de sa main ma petite motte, arrêta ses mouvements, suspendit mes desseins. Il était trop voluptueux pour n'être pas ménagé des plaisirs. Il modérait ses désirs; il suspendit mon impatience et nous recommanda d'être tranquilles. Nous nous endormîmes entre les bras les uns des autres, plongés dans la plus agréable ivresse. Je n'avais pas encore passé de nuit qui me plût autant.

Nous étions au milieu des caresses du réveil, lorsque mon père fit ouvrir à cette femme qu'il avait fait venir la veille. Quels furent ma surprise et mon chagrin lorsqu'elle mit sur moi un caleçon de maroquin doublé de velours qui, me prenant au-dessous des hanches, ne descendait qu'au milieu des cuisses! Tout était assez lâche, et ne me gênait point; la ceinture, seulement, me prenait juste la taille, et avait des courroies semblables au caleçon, qui passaient par-dessus mes épaules et qui étaient assemblées en haut par une traverse pareille, qui tenait de l'une à l'autre. On pouvait élargir tout cet assemblage autant qu'on le jugeait à propos. La ceinture était ouverte par-devant, en prolongeant plus de quatre doigts au-dessous. Le long de cette ouverture, il y avait des oeillets des deux côtés, dans lesquels mon père passa une petite chaîne de vermeil délicatement travaillée, qu'il ferma d'une serrure à secret:

– Ma chère Laure, aimable enfant, ta santé et ta conservation m'intéressent: le hasard t'a instruite sur ce que tu ne devais savoir qu'à dix-huit ans. Il est nécessaire que je prenne des précautions contre tes connaissances et contre un penchant que tu tiens de la nature et de l'amour. Tu apprendras du temps à m'en savoir gré, et tout autre moyen n'irait point à ma façon de penser, et à mes desseins.

Je fus d'abord très fâchée, et je ne pouvais cacher l'humeur que j'en avais. Mais j'ai trop bien appris depuis combien je lui en devais de reconnaissance.

Il avait prévu à tout. Au bas de ce caleçon était une petite gondole d'argent, dorée en dedans, qui était de la largeur de l'entre-deux de mes cuisses; toute ma petite motte y était renfermée. Elle se prolongeait, en s'élargissant, par une plaque qui s'étendait quatre doigts au-dessous de mon petit conin, et elle se terminait en pointe arrondie jusqu'au trou de mon cul, sans aucune incommodité. Elle était fendue en long, et cette fente s'ouvrait et se fermait, par des charnières à plat, en écartant ou resserrant les cuisses. Un canal d'anneaux à charnières plates, de même métal, y était attaché et me servait de conduit. Ce caleçon avait un trou rond, assez grand, vis-à-vis celui de mon cul, qui me laissait la liberté de faire toutes les fonctions nécessaires sans l'ôter. Mais il m'était impossible d'introduire le doigt dans mon petit conin, et encore moins de le branler, point essentiel que mon père voulait éviter, et dont la privation me faisait le plus de peine.

J'ai pensé bien des fois depuis, ma chère, qu'on ferait bien d'employer quelque chose de semblable pour les garçons, afin d'éviter les épuisements où ils se plongent avant l'âge. Car, de quelque façon qu'on veille sur eux, la société qu'ils ont ensemble ne leur apprend que trop, et trop tôt, la manière de s'y livrer.

Pendant quatre ou cinq années qui se sont écoulées depuis ce jour-là, tous les soirs mon père ôtait lui-même ce caleçon; Lucette le nettoyait avec soin et me lavait. Il examinait s'il me blessait, et il me le remettait. Depuis ce moment, jusqu'à l'âge de seize ans, je ne le quittai pas.

Durant tout ce temps, mes talents s'accrurent, et j'acquis des lumières dans tous les genres. Une curiosité naturelle me faisait désirer d'apprendre les raisons de tout; chaque année voyait augmenter mes connaissances, et je ne cessais de chercher à en acquérir. Je m'étais accoutumée à l'emprisonnement où j'étais, et la perspective de la fin m'avait rendu supportable le temps où j'y étais

condamnée. Je m'étais fait une raison de cette nécessité d'autant plus aisément qu'elle ne m'empêchait pas de jouir des caresses que je faisais ou de celles dont j'étais témoin, puisque j'avais mis ma bonne et mon papa dans le cas de n'être pas gênés par ma présence.

Parmi toutes les questions que je lui faisais, je n'oubliais guère celle où je trouvais le plus d'intérêt. Plus j'avais en âge, plus la nature parlait en moi, avec d'autant plus de force que leurs plaisirs l'animaient vivement. Aussi lui demandais-je souvent sur quelles raisons était fondée la nécessité de la contrainte où il me tenait, et quel était le sujet des précautions qu'il avait prises vis-à-vis de moi. Il m'avait toujours renvoyée à un âge plus avancé. J'étais enfin dans ma seizième année lorsqu'il me donna la solution de cette demande:

– Puis-je donc à la fin, cher papa, savoir quelles sont les causes qui vous ont engagé de me faire porter ce fâcheux caleçon, puisque vous m'assurez avoir tant de tendresse pour votre Laurette? Ma bonne est plus heureuse que moi, ou vous m'aimez moins qu'elle. Expliquez-moi donc aujourd'hui les vues qui vous y ont déterminé.

– Cette même tendresse, cette même affection que j'ai pour toi, ma chère fille, ne te fait plus regarder comme une enfant. Tu es à présent dans l'âge où l'on peut t'instruire à peu près de tout, et peut-être le dois-je encore plus avec toi.

"Apprends donc, ma Laurette, que la nature, chez l'homme, travaille à l'accroissement des individus jusqu'à quinze ou seize ans. Ce terme est plus ou moins éloigné suivant les sujets, mais il est assez général pour ton sexe.

Cependant, il n'est dans le complément de sa force qu'à dix-sept ou dix-huit ans. Dans les hommes, la nature met plus de temps à acquérir sa perfection. Lorsqu'on détourne ses opérations par des épanchements prématurés et multipliés d'une matière qui aurait dû servir à cet accroissement, on s'en ressent toute la vie et les accidents qui en résultent sont des plus fâcheux. Les femmes, par exemple, ou meurent de bonne heure, ou restent petites, faibles et languissantes, ou tombent dans un marasme, un amaigrissement qui dégénère en maux de poitrine dont elles sont bientôt les victimes, ou elles privent leur sang d'un véhicule propre à produire leurs règles dans l'âge ordinaire, et d'une manière avantageuse, ou elles sont enfin sujettes à des vapeurs, à des crispations de nerfs, à des vertiges, ou à des fureurs utérines, à l'affaiblissement de la vue et au dépérissement; elles terminent leurs jours dans un état quelquefois fort triste. Les jeunes gens essuient des accidents à peu près semblables; ils traînent des jours malheureux, s'ils ne meurent pas prématurément.

Cet affreux tableau, chère Eugénie, m'effraya et m'engagea de lui témoigner ma reconnaissance de son amitié et de ses soins en mettant de bonne heure obstacle au penchant que je me sentais pour le plaisir et la volupté. La vie me paraissait agréable, et, quelque goût que j'eusse pour le plaisir, je ne voulais point l'acheter, lui disais-je, aux dépens de mes jours et de ma santé.

– Je l'ai reconnu d'abord en toi, ma chère Laurette, ce penchant; je savais que, dans l'âge où tu étais, toutes les raisons du monde ne pouvaient en détourner; c'est ce qui m'a fait prendre des précautions que tu n'as pu vaincre, et que je n'ai pas dessein de lever encore. Il serait même avantageux qu'elles pussent être mises en usage pour toutes sortes de jeunes gens que des circonstances imprévues, ou des personnes imprudentes, ont malheureusement instruits beaucoup trop tôt.

La frayeur d'une santé délabrée, la crainte d'une mort prématurée, se présentaient vivement à mon imagination; cependant, ce que je lui avais vu faire à Lucette, et la manière dont il vivait avec elle, suspendaient en quelque sorte l'énergie de ses images, la force et l'effet de ses raisons: je ne pus me refuser de lui faire part de mes doutes:

– Pourquoi donc, cher papa, ne prenez-vous pas avec ma bonne les mêmes précautions qu'avec moi? Pourquoi lui procurez-vous souvent, au contraire, ce que vous me refusez entièrement?

– Mais, ma fille, fais donc attention que Lucette est dans un âge absolument formé, qu'elle n'abandonne que le superflu de son existence, que c'est le temps où elle peut nourrir dans son sein d'autres êtres et que, dès cet instant, elle a plus qu'il ne faut pour la conservation du sien, ce qui s'annonce si bien par l'exactitude de ses règles. Il ne faut pas te cacher non plus, ma chère



Laurette, que, chez elle, une trop grande quantité de semence retenue, en refluant dans son sang, y porterait le feu et le ravage, ou, en stagnant dans les parties qui la séparent du reste des humeurs, pourrait se corrompre ou embarrasser la circulation; elle serait exposée, peut-être, à des accidents aussi dangereux que ceux de l'épuisement: tels sont les vapeurs, les vertiges, la démence, les accès frénétiques et autres.

N'en voit-on pas des exemples fâcheux dans certains monastères où le cagotisme règne en despote, et où rien ne soulage de malheureuses recluses qui n'ont pas l'esprit de se retourner?

"L'extravagance monacale a inventé de mêler dans leurs boissons des décoctions de nénuphar ou des infusions de nitre en vue de détourner les dispositions d'une nature trop active; mais, pris un certain temps, ces palliatifs deviennent sans effet, ou détruisent tellement l'organisation de l'estomac et la santé de ces prisonnières qu'il leur en survient des fleurs blanches, des défaillances, des oppressions et des douleurs internes pendant le peu de temps qu'il leur reste à vivre. Il y a même de ces endroits où la sottise est portée au point de traiter de même leurs pensionnaires, et souvent elles sortent de ces maisons, ou cacochymes, ou avec le genre nerveux attaqué, ou hors d'état de produire leur espèce, soit par la destruction des germes, soit par l'inertie où cet usage a plongé les forces de la nature et l'esprit vital; et c'est à quoi les parents qui chérissent leurs enfants ne font pas assez d'attention.

"Apprends encore, ma chère Laure, qu'à un certain âge la fougue du tempérament commence à s'éteindre, ce qui arrive plus tôt chez les uns que chez les autres par une disposition et qualité différentes des liqueurs qui sont en nous, ou par une diminution de sensibilité dans les organes. Cette semence, alors refluee dans le sang, se tourne en embonpoint, qui quelquefois devient monstrueux par la suppression totale des épanchements, et ces individus, loin d'être propres à l'union des sexes, y sont même indifférents et ne conçoivent presque plus comment on peut y être sensible.

"Mais, ma chère enfant, dans l'âge où le superflu commence à s'annoncer, où le feu du tempérament est un ardent brasier, si l'on s'en dégage avec la prudence qu'il est nécessaire de conserver, loin de nuire à sa santé, loin de faire tort à sa beauté, on entretient l'une et l'autre dans toute la vigueur et dans toute la fraîcheur qu'elles peuvent avoir. Cependant, ma Laurette, il y a bien de la différence dans les moyens. Une femme, entre les bras d'un homme, est bien plus animée par la différence du sexe: combien l'est-elle plus à proportion du goût qu'elle a pour lui? Elle l'est même par l'approche et l'attouchement d'une personne du sien qui lui plaît. L'imagination et la nature se prêtent avec bien plus de facilité et beaucoup moins d'efforts que si elle se procurait d'elle-même et seule ces sensations voluptueuses. Apprécie donc mieux à présent la conduite que je tiens entre Lucette et toi.

– Eh bien! cher papa, car je vous donnerai toujours ce nom, je me rends à des raisons si solides et je conçois votre prudence; mais à quel âge ferez-vous donc avec moi ce que vous faites avec elle? Cet instant manque à ma félicité puisque je ne puis remplir tous vos désirs et les satisfaire dans toute leur étendue.

– Attends, fille charmante, que la nature parle en notre faveur d'une manière intelligible. Tes tétons n'ont point encore acquis leur forme; le duvet qui couvre les lèvres de ton petit conin est encore trop faible, à peine a-t-il porté les premières fleurs; attends un peu plus de force: alors, chère Laurette, enfant de mon coeur, c'est de ta tendresse que je recevrai ce présent; tu me laisseras cueillir cette fleur que je cultive; mais attendons cet heureux instant.

Ne crois pas cependant, ma chère fille, qu'à cette époque je te laisse livrée tout à fait à toi-même: dans une constitution robuste, cet instant arrivé suffit souvent, encore est-il nécessaire de se ménager; mais dans un tempérament délicat, il faut pousser l'attention bien plus loin et contraindre jusqu'à dix-sept ou dix-huit ans, où les femmes sont dans toute leur force, les penchants qu'elles peuvent avoir à se laisser aller aux attraites de la volupté.

Tout ce qu'il me disait, Eugénie, s'imprimait fortement dans ma mémoire; ses raisonnements me paraissaient appuyés sur des fondements des plus solides, et sa complaisance à répondre sans déguisement à mes questions m'engageait à lui en faire de nouvelles. Lucette, si profondément

endormie la première fois que je les découvris ensemble, formait un mystère pour moi que je désirais d'éclaircir. Un jour, enfin, je lui en demandai la raison:

– Pourquoi, cher papa, Lucette dormait-elle si fort le premier jour que vous lui découvrites les tétons et que vous rites avec elle tout ce que vous désiriez sans qu'elle s'éveillât? Ce sommeil était-il réel ou feint?

– Très réel, ma chère Laure, mais c'est mon secret.

Dois-je t'en instruire? Oui, cet exemple pourra te devenir utile pour t'en garantir. Je t'avoue que depuis longtemps le besoin me tourmentait; j'étais souvent très animé avec toi, je ne pouvais me satisfaire. Je vis Lucette, elle me plut et parut me convenir de toutes manières. Mais, voyant qu'elle reculait et balançait à se rendre à mes désirs, je pris mon parti: je lui fis avaler quinze ou vingt gouttes d'une potion dormitive dans le verre de liqueur que je lui donnai; tu en as vu l'effet. Mais je ne me contentai pas de cela: je redoutais le moment de son réveil et je craignais que la surprise et la colère ne l'emportassent trop loin. Pour l'éviter, j'avais préparé d'avance une composition capable d'exciter la nature à la concupiscence: c'est ce qu'on appelle un philtre. Quand je t'eus portée dans mon lit, je revins en prendre trois ou quatre gouttes dans ma main, dont je frottai toute sa motte, son clitoris et l'entre-deux des lèvres. Cette liqueur a même la propriété d'exciter un homme affaibli, et de le faire bander s'il s'en frotte à la même dose le périnée et toutes les parties quelque temps avant d'entrer en lice. Lucette ne fut pas une heure couchée qu'elle s'éveilla; elle ressentait une démangeaison, une ardeur, une passion que rien ne pouvait éteindre. Elle ne parut point étonnée de me voir dans ses bras; elle les passa autour de moi, et loin d'opposer de la résistance à mes caresses et à mes désirs, tout émue par les siens elle écarta d'elle-même les genoux, et bientôt je goûtai les plaisirs les plus vifs, que je lui fis partager. Mais attentif aux suites qui pouvaient en arriver, au moment où je sentis la volupté prête à s'élancer comme une flamme, je me retirai et j'inondai sa motte et son ventre d'une copieuse libation que je répandis sur l'autel où je portais alors tous mes vœux.

"Depuis ce moment, Lucette s'est toujours prêtée à mes volontés, et c'est par sa complaisance, mon inattention et la curiosité que je ne soupçonnais pas de ton âge que tu as découvert ce mystère. Elle ignore ce que je viens de t'apprendre, et tu dois garder ma confidence.

– Soyez-en assuré, cher papa, mais achevez-la, je vous prie, tout entière. Ne craignez-vous pas de lui faire un enfant si vous ne vous retirez pas toujours à temps? En est-on absolument le maître? N'est-on pas quelquefois emporté par le plaisir, et la crainte qu'on peut avoir de ses suites n'en diminue-t-elle pas l'étendue et l'excès?

– Ah! ma fille, jusqu'où ton imagination curieuse ne va-t-elle pas? Je vois bien que je ne dois rien te cacher. Si je ne te garantissais pas de tout événement, je ferais sans doute une folie de t'éclairer; mais je ne risque rien avec toi, et ta raison est au-delà de ton âge.

"Apprends donc que la semence qui n'est point dardée dans la matrice ne peut rien produire; qu'elle ne peut s'y rendre lorsqu'on intercepte le sucement qui lui est ordinaire. Cela reconnu, plusieurs femmes ont imaginé de repousser, par un mouvement interne, la semence, au moment où elles croyaient leur amant dans les délices du plaisir; mais pour qu'elles aient cette liberté d'esprit, il ne faut pas qu'elles le partagent, privation bien dure; encore rien n'est-il moins assuré. Des hommes ont pensé qu'en se retirant presque à l'entrée il n'y avait rien à craindre. Mais ils se trompent, la matrice étant une pompe avide. D'ailleurs, il y a des hommes qui, emportés par les délicieuses sensations qu'ils éprouvent, ne sont pas maîtres de se retirer à temps. L'inquiétude, la crainte des suites diminuent ordinairement l'excès du plaisir. Mais un moyen auquel on peut avoir la plus grande confiance est celui que j'emploie avec Lucette; il donne la liberté de se livrer sans inquiétude à tous les transports, et le feu du plaisir. J'engageai donc ta bonne, depuis le jour où tu nous as découverts, à se munir avant nos embrassements d'une éponge fine avec un cordon de soie délicat qui la traverse en entier, et qui sert à la retirer. On imbibe cette éponge dans l'eau mélangée de quelques gouttes d'eau-de-vie; on l'introduit exactement à l'entrée de la matrice, afin de la boucher; et quand bien même les esprits subtils de la semence passeraient par les pores de l'éponge, la liqueur étrangère qui s'y trouve, mêlée

avec eux, en détruit la puissance et la nature. On sait que l'air même suffit pour la rendre sans vertu. Dès lors, il est impossible que Lucette fasse des enfants.

## **Конец ознакомительного фрагмента.**

Текст предоставлен ООО «ЛитРес».

Прочитайте эту книгу целиком, [купив полную легальную версию](#) на ЛитРес.

Безопасно оплатить книгу можно банковской картой Visa, MasterCard, Maestro, со счета мобильного телефона, с платежного терминала, в салоне МТС или Связной, через PayPal, WebMoney, Яндекс.Деньги, QIWI Кошелек, бонусными картами или другим удобным Вам способом.